

# Logiciels libres : free as a beer

---

## Valeurs du libre, valeurs de l'entreprise : Une hybridation impossible ?

---

### Les auteurs :

Diplômé d'Harvard, Docteur en mathématiques et en économie, **Bruno Lemaire** est professeur à HEC dont il a été vice-doyen.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les nouvelles technologies relationnelles :

- « Gagner dans l'incertain »
- « Entrepreneurs et entreprises du 4<sup>ème</sup> Type »
- « De Karl Marx a Bill Gates »

[bmlemaire@wanadoo.fr](mailto:bmlemaire@wanadoo.fr)

Spécialisé depuis quelques années dans les TIC et les collectivités publiques, **Bruno DECROOCQ**, a notamment été responsable pour la France, de la stratégie internet d'un grand groupe industriel de l'informatique et des télécoms. Il a également participé au développement du projet « Parthenay, ville numérique ». Intervenant au Master 2 Ingénierie Management des Services à l'université de Marne la Vallée, il prépare actuellement une thèse sur la net-économie.

[bruno.decroocq@wanadoo.fr](mailto:bruno.decroocq@wanadoo.fr)

### Article publié à HEC

- Décembre 2004 -

[\[cyberculture.info\]](http://cyberculture.info)

Y aurait-il une incompatibilité ontologique, une hybridation impossible, entre les valeurs des logiciels libres et celles de l'entreprise capitaliste ? Quels sont les rapports des logiciels libres avec le profit, l'argent ? Depuis ses origines, le terme de « free software » porte, du double sens anglais du mot « free », la confusion entre la « liberté » et la « gratuité ». Le débat se complexifie encore de la notion de « liberté » qui n'est plus seulement celle parfaitement lisible de la licence GPL<sup>1</sup>, mais celle de l'ambition « sociopolitique » qui habite le projet du libre, ambition sans cesse rappelée, par la voix de son père historique, Richard Stallman. La question semble d'autant plus opportune que le logiciel

libre connaît un succès croissant et fait l'objet de nombreuses convoitises commerciales. Mais malgré cette montée en puissance, les entreprises « pure players » qui se sont créées autour et à partir du logiciel libre connaissent des difficultés à trouver le bon modèle et pour beaucoup ont disparu ou subi des difficultés structurelles importantes. Nous nous intéresserons à cette hybridation entre les valeurs du « libre » et les valeurs de l'entreprise. Nous analyserons les différences fondamentales qui séparent ces deux modèles de production en interrogeant les rapports du logiciel libre avec les étayages fondamentaux de l'entreprise et du capitalisme et en particulier l'argent et la propriété. Nous essaierons notamment de démontrer que la « gratuité », au même titre que la liberté d'accès au code source, est bien une condition sine qua non du développement du logiciel libre et du succès de sa diffusion. Que cette gratuité, si elle est aussi le fait de la décision

---

<sup>1</sup> GPL : General Public Licence créée par Richard Stallman et la Free Software Foundation : <http://www.fsf.org>

« morale » de chacun des nombreux contributeurs de la communauté du libre dans ce qu'il est convenu d'appeler l'éthique hacker, procède également d'une nécessité opérationnelle.

Nous nous contenterons d'esquisser quelques premières réponses. En effet, la portée des questions soulevées interpelle, bien au-delà des quelques analyses présentées ici, les mutations structurelles de l'économie capitaliste. Celle-ci est en proie aux reconfigurations multiples de la mondialisation, à la montée en puissance des nouveaux réseaux de communication et d'information et se situe à l'heure où la connaissance, l'expérience<sup>2</sup>, le temps, la conscience, l'identité structurent les nouveaux modes de création et de « consommation » de la valeur. Nous ne prétendons donc pas, dans le cadre de cet article, épuiser, loin sans faut, une question aussi vaste que complexe.

### **Le logiciel libre : des « produits » concurrentiels et compétitifs**

« **Quels domaines de l'informatique vont encore échapper à l'environnement libre ?** » se demande la rédaction de Silicon<sup>3</sup> à l'annonce, le 1er août dernier, de la sortie d'une alternative libre au logiciel Quark Xpress<sup>4</sup>. Dans les mêmes colonnes, et le même jour, on apprend qu'une chaîne de distribution internationale propose désormais à la vente grand public un ordinateur équipé de Linux ouvrant ainsi une brèche dans la distribution de matériel informatique qui jusqu'alors ne faisait rimer PC qu'avec Windows pré-installé. Pratique qui assurait ainsi, à la source, la domination du géant Microsoft.

En vingt ans, les logiciels libres auront dépassé le cercle des « early-adopters », pour s'imposer comme « produits » compétitifs et concurrentiels dont le nombre d'utilisateurs ne cesse de croître. Cette notion de concurrence est fondamentale à saisir car elle explique, à elle seule, l'agitation économique croissante que l'on peut observer autour du logiciel libre. En effet, tant que celui-ci était confiné à la sphère relativement restreinte des « geeks », des utilisateurs-développeurs, il n'intéressait et n'inquiétait que peu de monde. Que quelques abscons informaticiens de la contre-culture s'amuse, entre eux, et à temps perdu, à développer du code informatique n'avait pas une grande incidence sur la vie « sérieuse » des affaires.

Mais la convergence entre l'utilisation de l'internet comme support de développement, l'ouverture du code à quiconque voudrait le modifier, ou le compléter et la gratuité de fait de l'accès au logiciel libre ont contribué à élargir le cercle initial et permis la montée en puissance à la fois des développements et de la diffusion du logiciel libre. Il atteint aujourd'hui une masse critique, en quantité et en qualité, d'applications sûres et fonctionnelles en même temps qu'un nombre toujours croissant d'utilisateurs.

Les Etats et les collectivités investissent dans le logiciel libre, pour des raisons de sécurité informatique mais aussi de garantie des libertés publiques. Les entreprises, que ce soit pour faire des économies, se démarquer de leurs concurrents ou modifier

---

<sup>2</sup> Cf par exemple: « The age of access , the new culture of hypercapitalism where all of life is a paid-for experience » de Jeremy Rifkin publié en français aux Editions de la Découverte sous le titre : « L'âge de l'accès ».

<sup>3</sup> <http://www.silicon.fr/click.asp?ID=5943&news=358>

<sup>4</sup> Logiciel de mise en page professionnel le plus utilisé dans l'édition

leurs chaînes de valeurs ne sont pas en reste. Enfin de plus en plus de particuliers désireux d'échapper à la logique « client ou pirate » adoptent eux aussi des solutions libres. Au total ce sont des ressources humaines, financières, matérielles ou politiques considérables qui convergent, chaque jour davantage, pour contribuer au développement et au succès du logiciel libre.

Des smartphones aux applications scientifiques, des bases de données à presque toutes les applications internet, des systèmes d'exploitation aux applications bureautiques les plus courantes, le logiciel libre poursuit son développement et s'impose de plus en plus souvent face à ses « concurrents » propriétaires. Dernier signe de cette croissance des logiciels libres et toujours selon Silicon<sup>5</sup>, la demande de compétences « Linux » a plus que doublé en un an.

Pas étonnant donc que, devenus compétitifs et concurrentiels, les logiciels libres fassent une entrée remarquée dans la sphère économique. Et, poser la question des rapports entre le logiciel libre et l'économie pourrait suffire pour inscrire celui-ci comme un produit « normal », « un logiciel », directement ou au travers des services qu'il nécessite, comme une catégorie aisément manipulable par les outils classiques d'analyse commerciale et les formes d'organisation entrepreneuriales et capitalistiques qui fondent le système de production marchand. En effet, vendre du logiciel libre et/ou des services associés devrait être aussi simple que de vendre des petits pois ou des automobiles.

Pourtant, cette montée en puissance est faite de soubresauts, de crises, de difficultés à trouver le bon modèle, notamment pour les entreprises qui se sont créées spécifiquement autour du logiciel libre. Quelque chose semble résister à « l'instrumentalisation » et la récupération « commerciale » du logiciel libre qui ne paraît pas vouloir se laisser saisir aussi facilement par le capitalisme et l'entreprise.

Coincé par la spécificité de l'économie informationnelle qui rend inopérant le modèle d'éditeur, contraint par ses valeurs propres et notamment la « liberté » qui reste un concept philosophique difficilement saisissable, inhibé par son rapport à l'argent, compliqué quand il n'est pas carrément culpabilisé, et hérité des valeurs de la contre-culture, le logiciel libre oppose une résistance à son absorption par le business. Comme si les valeurs de l'entreprise et du logiciel libre venaient se heurter de front dans un antagonisme radical. Un choc de cultures et de modèles. Les mêmes valeurs qui ont permis le succès du logiciel libre dans le cadre de son développement semblent constituer un handicap qui entraverait la bonne marche des affaires. Le message, ci-dessous, tiré d'un forum, symbolise mieux que de longs discours le « malaise » en même temps que le débat autour de cette question.

<sup>6</sup>> « Artisan en logiciel libre ou est-il possible de vivre dans le libre" ?  
9 mai 2004[, par Thierry Cheverney (Adhérent à Solix : Sologne Linux)-

### ***BILL BROTHER WANTS YOU***

*Les ennemis des LL ont besoin de gens comme vous. De gens qui travaillent dans*

<sup>5</sup> <http://www.silicon.fr/click.asp?ID=6294&news=381>

<sup>6</sup> [http://www.linuxfrench.net/reussite/artisan\\_en\\_logiciel\\_libre\\_ou\\_est-il\\_possible\\_de\\_vivre\\_dans\\_le\\_libre\\_article1420.html](http://www.linuxfrench.net/reussite/artisan_en_logiciel_libre_ou_est-il_possible_de_vivre_dans_le_libre_article1420.html)

*l'univers du LL mais qui ont cette fâcheuse tendance à vouloir absolument tirer un profit quelconque de tout et de quelque chose en particulier dont on sait maintenant que son meilleur fonctionnement et développement se sont faits selon des principes associatifs et d'entraide. Les logiciels libres auraient-ils pu voir le jour autrement ? Et maintenant, plus de dix ans plus tard, nous voyons fleurir pléthore de petits épiciers en tout genre qui veulent profiter de ce que leurs prédécesseurs leur ont légué librement et gratuitement. Car avant que n'existent les grands éditeurs comme Red Hat et Mandrake, rappelons nous qu'il n'était jamais question de com, de profit et de SSL dans l'univers du pingouin. (...)*

**> Artisan en logiciel libre ou "est-il possible de vivre dans le libre" ?**

10 mai 2004[, par f.concy

*« Ca fait plaisir de savoir qu'il reste encore des gens sains d'esprit en ce bas monde informatique. Rien à redire. BRAVO et encore MERCI pour ce petit message Mr Cheverney ! »*

**• > Artisan en logiciel libre ou "est-il possible de vivre dans le libre" ?**

10 mai 2004[, par ?

*« Je pense que ton jugement est dans l'extrême. Si j'ai bien compris, tu penses que faire du profit avec les LL n'entre pas dans la philosophie de l'OpenSource. Et bien je ne suis pas d'accord. Pour moi, on peut faire du profit dans les services autour du Libre. Je ne fais partie d'aucune société vivant du libre. Gratuit dans le développement, l'utilisation et la maintenance Dans le développement et l'utilisation, ok, mais pas dans la maintenance. Faut pas rêver non plus, on ne va pas bosser gratuitement toute notre vie. Le seul moyen de vivre du libre est de proposer des services autour. Le tout gratuit ne peut marcher dans notre modèle de société, et je ne pense pas qu'un modèle de société où tout serait gratuit serait viable à terme. C'est pour ça que je ne suis pas d'accord avec ton avis. »*

## **Une première difficulté sémantique**

La difficulté d'aborder cette question tient au polymorphisme du logiciel libre. Il mixe à la fois du code informatique mais également des « codes » sociopolitiques et philosophiques.

Notre analyse se bornera à réfléchir à partir du logiciel libre au sens où Stallman l'a défini et au travers de la licence GPL qui encadre juridiquement son usage. Nous le distinguerons notamment de l'« Open Source Initiative » fondée en 1998 à l'instigation d'Eric Raymond dont l'objectif se démarque fondamentalement des logiciels libres, au sens où ils permettent des mixages entre du code source ouvert et du code propriétaire. Cette initiative avait pour objectif de permettre une « cohabitation » pacifique entre les logiciels libres et le commerce.

## 1. Les logiciels libres sont... des logiciels :

Commençons par le commencement. Les logiciels libres sont d'abord des logiciels au sens informatique du terme. Ils proposent des ensembles fonctionnels qui permettent le traitement numérique d'opérations et d'informations. A ce titre, ils ne diffèrent en rien des logiciels propriétaires avec lesquels ils entrent en concurrence.

## 2. Les logiciels libres sont des logiciels... libres

Ensuite le logiciel libre est un logiciel... libre. Cette liberté « informatique » est inscrite dans la licence GPL (General Public License). Elle précise que nous pouvons faire tout ce que nous voulons avec le logiciel, mais si nous le redistribuons, en totalité ou en partie, nous devons donner les mêmes droits que ceux que nous avons à ceux à qui nous distribuons le logiciel.

- La liberté d'utiliser le logiciel ;
- La liberté pour chacun d'étudier comment le programme fonctionne et de l'adapter à ses propres besoins ;
- La liberté de le copier ou de le diffuser ;
- La liberté d'améliorer soi-même le logiciel pour en faire profiter la communauté.

« **Qu'est-ce que le logiciel libre ?** » demandait Arturo Di Corento<sup>7</sup>, en mars 2003 à Richard Stallman. Réponse du fondateur de la Free Software Foundation :

**« Logiciel libre veut dire que *l'utilisateur est libre*. Qu'il a la liberté d'utiliser le programme qu'il veut, d'étudier le code source des programmes informatiques, de l'échanger, de l'adapter à ses désirs, de distribuer des copies à qui il veut ou d'en publier une version nouvelle ou modifiée. »**

Pour bien comprendre ce que sont les logiciels libres, au sens de Stallman et de la licence GPL, il nous faut en revenir à l'histoire du logiciel libre et au « traumatisme initial » qui a suscité leur naissance. De quoi Stallman se sentait-il « prisonnier » au point de vouloir se libérer ?

### **Le code... source de profits...**

A la fin des années 70, Richard Stallman, était chercheur au MIT (Massachusetts Institute of Technology). Un jour, l'université reçut de Xerox une des toutes premières imprimantes laser. Le logiciel qui pilotait cette imprimante ne permettait pas un accès libre au code source, ce qui avait comme conséquence fâcheuse que lorsque l'imprimante tombait en panne ou fonctionnait mal, Stallman ne pouvait pas, alors qu'il était développeur système, la réparer. Il lui fallait en passer par Xerox, seul capable de procéder à la maintenance et de fournir des évolutions au logiciel. Stallman demanda l'accès au code source pour s'acquitter lui-même des réparations, Xerox refusa et Stallman en fut choqué.

---

<sup>7</sup> [http://www.lecourrier.ch/Selection/sel2003\\_233.htm](http://www.lecourrier.ch/Selection/sel2003_233.htm)

Une précision ici sur la notion de code source : le code source d'un logiciel est l'écriture en langage « humain » des instructions d'un programme informatique. Il existe différents langages de programmation, comme par exemple, le « C », le « PASCAL », le « BASIC », le « JAVA », etc... Ces langages « humains » se distinguent du langage machine. En effet, pour qu'un programme soit compréhensible par un ordinateur, il est nécessaire de « compiler » le code source en code binaire ou langage machine, c'est-à-dire de transformer l'écriture d'un programme écrit en langage « humain » en une suite de « 0 » et de « 1 », seules informations (bits) qu'un ordinateur soit capable de traiter.

Les langages de programmation ont été inventés pour faciliter l'écriture des programmes. En effet, il est plus aisé de manipuler un ensemble alphanumérique proche d'un véritable langage humain pour réaliser les opérations complexes d'un programme que de le faire en n'utilisant que des suites de 0 et de 1. Mais au final, l'exécution d'un programme ne requiert que du code binaire. La livraison du code source d'un logiciel n'est donc pas indispensable à son fonctionnement. Le code source n'a d'intérêt que si vous êtes capable de le lire et de le comprendre. Dans ce cas-là, vous serez à même de modifier le programme. Après ces quelques précisions, revenons à notre histoire.

Alors quel était l'objectif de Xerox ? Pourquoi l'entreprise maintenait-elle ainsi ses clients « prisonniers » en rendant inaccessible le code source ? La réponse coule de source si on peut dire : l'objectif de Xerox n'était évidemment pas de fermer le code source pour se réjouir de le voir cadencasser mais bien pour dégager des revenus supplémentaires liés à la maintenance et aux évolutions de son programme qu'elle souhaitait contrôler. L'entreprise entendait également limiter les risques d'une reprise de son code par ses concurrents. En conséquence, Xerox ne livrait pas le code source du programme avec le logiciel. Elle n'en donnait qu'une version « compilée », donc exécutable par l'ordinateur, seule nécessaire au fonctionnement du programme. Lorsque Stallman s'attaque, au nom de la liberté, au code source fermé de l'imprimante de Xerox, il ne s'attaque, en réalité, qu'à une source de revenu de Xerox. On a bien, ici, l'opposition de deux libertés : celle de Stallman de réparer l'imprimante contre celle de Xerox de gagner plus d'argent. A liberté, liberté « ennemie ».

La notion de liberté, telle qu'énoncée par Stallman, s'oppose donc dans son acte fondateur même, à la notion d'entreprise et de profit, ce qui faisait d'ailleurs dire en 2001 à Craig Mundie<sup>8</sup>, vice-président de Microsoft : « **que la philosophie du libre est anti-économique.** » Le développement du logiciel libre remet-il seulement en cause l'industrie logicielle<sup>9</sup> ou porte-t-il en germe une révolution économique d'une autre ampleur ? Interroge-t-il seulement un modèle d'affaire particulier, celui des éditeurs, où porte-t-il une subversion plus grande ?

Toutes ces questions pourraient se ramener à une seule : *quels sont les rapports du logiciel libre avec l'argent ?* En effet, que ce soit le problème de la gratuité des logiciels libres, la difficulté pour les développeurs du libre « d'en vivre », les convoitises commerciales liées au succès du logiciel libre et leurs difficultés à trouver les bons business models, la distinction entre « hobbyistes » et professionnels, les dissensions liées aux « restrictions commerciales » de la licence GPL qui aboutiront

<sup>8</sup> <http://www.zdnet.com/zdnn/stories/news/0,4586,2766341,00.html>

<sup>9</sup> Cf article : « Microsoft pris dans la toile, chronique d'une mort annoncée » - Bruno Lemaire – Bruno Decroocq – Hec 2004

en 1998 à la création par Eric Raymond de l'Open Source Initiative<sup>10</sup>, la remise en cause du modèle économique des éditeurs ou encore « l'économie du don high-tech » comme l'a définie Richard Barbrook<sup>11</sup>, toutes ces questions ont pour dénominateur commun : l'argent.

### 3. Les logiciels libres sont-ils des logiciels gratuits ?

De « free-software », nom de baptême donné par Stallman aux logiciels libres et qui porte, au moins dans sa formulation anglophone, l'équivoque entre les mots « libre » et « gratuit », jusqu'aux hésitations premières de Linus Torvald, autre père fondateur du logiciel libre et qui souhaitait empêcher que quiconque puisse faire de l'argent à partir de Linux, c'est toute l'histoire du logiciel libre, depuis sa création, qui avance de guingois avec cette histoire de gratuité et d'argent.

Pourtant le débat semble clos : « **Free as a speech, not as a beer**<sup>12</sup> » martèle Richard Stallman pour qu'il n'y ait pas de malentendu possible concernant le sens à donner au logiciel libre. Et cette insistance permanente de la communauté du libre à éviter de confondre « libre et gratuit » semble démontrer que cette dissociation est tout sauf évidente et qu'elle nécessite d'être rappelée régulièrement comme pour chasser « un naturel » qui reviendrait sans cesse au galop. Et à la lecture des documents d'initialisation des projets GNU et LINUX, logiciels libres emblématiques, la position « **not as a beer** » semble même pour le moins contradictoire.

Reprenons l'histoire.

**From: RMS%MIT-OZ@mit-eddie**  
**Newsgroups: net.unix-wizards,net.usoft**  
**Subject: new UNIX implementation**  
**Date: Tue, 27-Sep-83 12:35:59 EST**  
**Organization: MIT AI Lab, Cambridge, MA**

**Free Unix!**

**Starting this Thanksgiving I am going to write a complete Unix-compatible software system called GNU (for Gnu's Not Unix), and give it away free to everyone who can use it. Contributions of time, money, programs and equipment are greatly needed.**

...

**Who Am I?**

**I am Richard Stallman, inventor of the original much-imitated EMACS editor, now at the Artificial Intelligence Lab at MIT.**

Stallman fait appel à une communauté de développeurs regroupés dans une liste de diffusion internet pour initier le projet « **Free Unix** » qu'il baptise « **GNU (for Gnu's Not Unix)** ». Arrêtons-nous ici à notre problème de polysémie anglophone du mot « free », qui, on l'a dit, propose deux significations : « liberté et gratuité » car en l'espèce, l'interprétation du mail ne souffre aucune équivoque possible,

<sup>10</sup> <http://www.opensource.org/>

<sup>11</sup> <http://www.freescape.eu.org/eclat/2partie/Barbrook/barbrook2txt.html>

<sup>12</sup> Traduction : « libre comme un discours, mais pas gratuit comme une bière »

puisque Stallman prend soin de construire sa phrase en disant : « **give it away free to everyone who can use it** », dans laquelle le verbe « to give » (donner) renforce l'acception de « **free as a beer** » en plus de « **free as a speech.** » L'acte fondateur de Stallman est parfaitement clair sur cette question de gratuité. Toujours au chapitre historique des documents fondateurs du logiciel libre, à l'appel de Richard Stallman, fera écho celui de Linus Torvalds en 1991. Là encore, la notion de gratuité du logiciel libre y est expressément évoquée :

**« Hello à tous. Je travaille pour l'instant sur un système d'exploitation gratuit (ce sera un hobby et non une occupation professionnelle). J'aimerais que vous me donniez vos impressions positives ou négatives sur ce travail. »**

On peut dès lors légitimement se demander ce qu'il s'est passé ? La position de Stallman aurait-elle changé ? Pourquoi ce soin particulier pris par la communauté du libre à éviter désormais toute confusion entre « libre » et « gratuit », ne souhaitant ne retenir que « libre » et non plus gratuit ? Poursuivons nos investigations.

La réponse est simple. Elle nous est fournie par Stallman lui-même : « **j'avais besoin d'argent.** » Les deux extraits d'interview suivants nous éclairent plus précisément sur les circonstances de la vente de logiciels GNU par Stallman.

Comme le note Stallman lui-même dans son mail « fondateur », il est « **inventor of the original much-imitated EMACS editor, now at the Artificial Intelligence Lab at MIT.** ».

<sup>13</sup>« **J'ai commencé à travailler sur GNU Emacs en septembre 1984, et ce programme commençait à devenir utilisable début 1985. Cela m'a permis d'utiliser des systèmes Unix pour éditer mes fichiers ; vi et ed me laissant froid, j'avais jusqu'alors utilisé d'autres types de machines pour éditer mes fichiers.**

**C'est alors que j'ai reçu des requêtes de gens souhaitant utiliser GNU Emacs, ce qui a soulevé le problème de sa distribution. Je l'avais bien sûr proposé sur le serveur ftp de l'ordinateur du MIT que j'utilisais (cet ordinateur, prep.ai.mit.edu, a ainsi été promu au rang de site de distribution par ftp principal du projet GNU ;). Mais à l'époque, nombreux étaient ceux qui parmi les personnes intéressées n'avaient pas d'accès à l'Internet et ne pouvaient pas obtenir une copie du programme par ftp. La question se posait en ces termes : que devais-je leur dire ?**

**J'aurais pu leur dire : « Trouvez un ami qui dispose d'un accès au réseau et qui vous fera une copie. » J'aurais pu également procéder comme j'avais procédé avec la version originale d'Emacs, sur PDP-10, et leur dire : « Envoyez-moi une bande et une enveloppe timbrée auto-adressée, et je vous les renverrai avec Emacs. » Mais j'étais sans emploi, et je cherchais des moyens de gagner de l'argent grâce au logiciel libre. C'est pourquoi j'ai annoncé que j'enverrais une bande à quiconque en désirait une, en**

---

<sup>13</sup> <http://www.oreilly.fr/divers/tribune-libre/fr-x756.html>

**échange d'une contribution de 150 USD. De cette manière, je mettais en place une entreprise autour du marché de la distribution du logiciel libre, entreprise précurseur des sociétés qu'on trouve aujourd'hui et qui distribuent des systèmes entiers fondés sur GNU/Linux. »**

**Question : « L'une des licences qui permet aux logiciels libres d'exister est la GNU GPL (General Public Licence). Pourquoi y avez-vous inclus la possibilité de la vente des logiciels à côté de la distribution gratuite ? »**

**Réponse : « J'avais besoin d'argent. J'ai donc vendu des logiciels GNU. Et si je m'autorisais à les vendre, ce droit devait être identique pour n'importe qui. J'avais aussi dans l'idée que cela pouvait être un moyen de lever de l'argent afin de travailler sur d'autres logiciels libres. Mais plus que cela, la vente des logiciels libres m'apparaît moralement juste et appropriée. Le Logiciel Libre est une question de liberté, pas de prix. Il n'y a rien de mauvais dans le fait d'échanger des copies contre de l'argent, alors pourquoi les gens n'auraient-ils pas ce droit ? »**

Personne ne peut remettre en doute la légitimité du besoin d'argent de Stallman. Besoin d'argent, d'ailleurs, qui est une des questions fondamentales aujourd'hui d'un certain nombre de développeurs de logiciels libres. On notera d'ailleurs en passant que Torvalds aura choisi lui de distinguer le développement de logiciel libre, qu'il pratique en hobbyiste, de ses activités professionnelles rémunératrices. Alors que Stallman aura, après son départ du MIT, fusionné les deux, annonçant même que ses actions commerciales inauguraient le développement d'entreprises autour du logiciel libre.

Pour mieux comprendre ce point, il nous faut examiner plus en détail ce qui est vendu et dans quelle mesure la démarche commerciale de Stallman appartient en propre au mode de production du logiciel libre ou davantage à une activité connexe et comment « cohabitent » le logiciel libre et des visées plus commerciales. Il nous faut donc au préalable décrypter comment fonctionne le mode de production d'un logiciel libre que nous comparerons ensuite au mode de production d'un logiciel propriétaire.

### **Le mode de production du logiciel libre**

Le mail fondateur de Stallman nous donne plusieurs indications sur le mode de production de logiciels libres. En effet, le père du projet GNU fait appel à des ressources extérieures pour avancer dans son projet et se propose de donner « libre » accès au code source du logiciel qu'il entend développer. C'est le « **free as a speech** ».

Pouvait-il faire autrement d'ailleurs ? En effet, comment espérer obtenir de l'aide de ceux à qui il fait appel sans ouvrir le code ? On pourrait objecter, ici, que Stallman aurait très bien pu demander à des personnes de l'aider à développer « son » logiciel et, une fois identifiées ces personnes, s'entendre avec elles pour leur donner, contre garantie de confidentialité, l'accès aux sources. Cette démarche, tout à fait possible, aurait nécessité de la part de Stallman d'avoir comme objectif de conserver une propriété sur le logiciel, dût-elle être partagée avec ses co-auteurs. Or, cette propriété n'aurait eu de sens que si Stallman avait eu comme objectif de gagner de l'argent. Ce scénario aurait nécessité de trouver des ressources « humaines » dans le vivier

potentiellement riche de l'internet pour développer des logiciels, les transformer en marchandise, et les proposer sur un marché. Dans ce cas là, *le développement du logiciel n'aurait pas été l'objectif fondateur. Il serait devenu un moyen* : celui de gagner de l'argent. Ce scénario est en réalité celui d'une entreprise. Dans ce cas-là l'argent est également un « moyen de production » - payer les gens - mais il est surtout une fin. Le but de l'entreprise étant de vendre et de dégager des profits avec les logiciels développés à l'instar de l'ambition de Bill Gates. GNU/LINUX serait peut-être devenu un concurrent de Windows ou de MAC OS.

En réalité, Stallman ne disposait d'aucun moyen de s'assurer la propriété exclusive du logiciel. S'il l'avait souhaité, il n'aurait pas eu d'autre choix que celui de Bill Gates. Obtenir de l'argent pour embaucher la ressource humaine pour le développement des logiciels et leur mise au marché et acheter tous les matériels et technologies nécessaires. On notera ici qu'un tel projet d'entreprise n'aurait trouvé aucun investisseur, dans la mesure où Stallman souhaitait conserver le code source ouvert, ce qui, de facto, rendait inopérant le modèle économique d'éditeur.

Le père de GNU et à sa suite Torvalds ont donc donné accès au code source gratuitement. C'est presque paradoxal que Stallman ait agi ainsi, quand on sait qu'il avait besoin d'argent et qu'il n'a pas hésité à vendre des copies de son éditeur EMACS. Alors pourquoi a-t-il proposé de donner GNU gratuitement ? D'abord parce que ce qu'il propose à ce moment là, n'est pas un logiciel, mais un projet de développement. Or, il paraît difficilement concevable de vendre un projet à ses co-concepteurs. Et pourquoi Stallman a-t-il adressé le projet à la communauté des développeurs ? En réalité, c'est, là aussi, pour une raison très simple : **la complexité de ce projet**. Rappelons que l'ambition de Stallman était de développer « **a complete Unix-Compatible Software** », c'est-à-dire un système d'exploitation et une suite logicielle, autant dire une entreprise pharaonique qui ne peut être réalisée par un seul homme, fût-il un génie de l'informatique. Il aura fallu à Bill Gates constituer une entreprise de la taille et de la puissance de Microsoft pour y parvenir. Stallman se rend compte que la réalisation de son projet est une œuvre qui dépasse largement ses propres moyens et ressources (argent, temps, machines, logiciels). Ce faisant, il admet qu'il ne sera l'artisan que d'une partie « du logiciel », logiciel qui n'aura de sens et de valeur que dans des formes **achevées et opérationnelles** et que celles-ci ne peuvent être atteintes que par une collaboration collective. C'est ici le « **free as a beer** ».

Ni Stallman, ni davantage Linus Torvalds n'avaient d'autre choix que de publier le code source et de le donner gratuitement. Et publiant un peu de code source, de manière gratuite, Stallman se dépossède de tout droit de propriété.

Mieux même, et « l'expérience du libre » le démontrera magistralement : Stallman et avec lui tous ceux qui auront contribué, de près ou de loin, au développement du projet, se **dépossèdent** de leur savoir, au sens où ils n'en revendiquent aucune propriété et le partage avec le plus grand nombre, sans exclusive, afin que ce projet soit enrichi. S'ajoutent ici les « valeurs hackers, à coeur » de la culture du don qui constitueront le socle « idéologique » de l'esprit libre du libre. On lira utilement ici, l'article de Matthias Studer<sup>14</sup> : « **culture du don dans le logiciel libre.** » Preuve que l'on peut faire d'une nécessité, une morale.

---

<sup>14</sup>[http://hacker.nabix.net/article/fr/cultdon\\_1\\_0.pdf](http://hacker.nabix.net/article/fr/cultdon_1_0.pdf)

La valeur d'un projet comme GNU/LINUX n'existe que dans sa totalisation. Le projet devient une œuvre collective mais plus fondamentalement encore, car Windows aussi est une œuvre collective, ce que nous appellerons un « **patrimoine public** ». Cette notion de « **patrimoine public** » est cruciale et se différencie radicalement de la notion « bien public » qui, en général, est la propriété d'une collectivité, bien souvent un Etat, laquelle dispose du pouvoir, le cas échéant, de la vendre. L'actualité ne manque pas d'exemples du passage d'entreprises publiques au secteur privé. La libéralisation de l'économie mondiale, les accords de l'OMC, les négociations de l'AGCS organisent d'ailleurs ce transfert de propriété. Or, la caractéristique d'un « patrimoine public » est d'être en premier lieu un bien public « pur » au sens classique du terme, c'est-à-dire un bien :

- Non exclusif
  
- Non rival

Mais il ajoute à ces propriétés deux autres caractéristiques fondamentales : **l'incessibilité et par voie de conséquence la gratuité.**

En effet, un « patrimoine public » au sens où nous l'entendons ne peut pas être vendu et ce pour une raison simple : il n'appartient à personne en particulier d'être accessible sans condition à tout le monde. Or, *la propriété suppose un propriétaire.* Mais, par essence, le mode de développement du logiciel libre qui consiste à mettre gratuitement du code à disposition de qui le voudra bien pour l'enrichir, le modifier et le copier rend toute identification impossible des propriétaires, tant les intrications de développement sont nombreuses, et surtout potentiellement infinies. Le logiciel libre passe donc du droit d'auteur aux droits de tous. Il transforme une propriété, par l'acte du don (**i give it away**), en une dépossession constituant ce faisant un « patrimoine public » incessible. Le logiciel libre n'a donc pas de propriétaire.

Cette notion de « désappropriation » est fondamentale au logiciel libre. Elle correspond à son moyen de protection le plus sûr contre l'économie capitaliste. Car, si celle-ci peut, au travers de stratégies propres, utiliser le logiciel libre et, ce faisant, contribuer très largement à son développement, elle ne peut en aucun cas l'acheter, l'absorber complètement et le contraindre exclusivement dans son propre modèle. Le logiciel libre n'est pas « achetable ». Une propriété, pour le moins rare, à l'heure où tout semble pouvoir être transformé en marchandises. Le logiciel libre est à la fois incessible et insaisissable. Le logiciel libre perd toute capacité d'être monétarisé du fait même d'appartenir à tout le monde. Et en effet, pourquoi achèterions nous ce qui nous appartient ?

### **Pourquoi et comment Stallman vend-il du logiciel libre ?**

On l'a dit, dans le cas d'un logiciel aussi complexe que GNU, Stallman n'a pas les moyens de développer seul l'ensemble du logiciel, ni de contrôler, par l'argent, comme le fera Gates, son développement. Alors que pour Emacs, dont Stallman était l'inventeur, il pouvait revendiquer la paternité et répondre commercialement aux demandes qui lui étaient faites.

Mais à y regarder de plus près, la vente d'Emacs n'était en réalité que la vente de copies-CD du logiciel. Et Stallman vend des bandes à ceux qui ne peuvent pas le

télécharger sur internet. Il est en concurrence avec lui-même sur un autre mode de distribution, gratuit celui-là, le FTP, et avec les copies éventuelles que des amis « connectés » à internet auraient pu faire à leurs amis non connectés, gratuitement ou pas.

Ici vient se mixer pour renforcer la gratuité, la « liberté du code » qui une fois publié, peut être récupéré, modifié mais surtout copié à volonté, le logiciel libre étant un bien d'information. C'est cette caractéristique de la copie potentiellement infinie qui va accentuer le caractère gratuit. Pourquoi payer quelque chose qu'on peut obtenir tout à fait légalement gratuitement ? Aujourd'hui Emacs est d'ailleurs largement disponible, les problèmes de connexion de l'époque sont pour une grande part réglés. Emacs est donc gratuit de fait. Mais on le redit ici, ce qui a permis à Stallman de vendre Emacs, c'est qu'il en était l'inventeur et qu'il disposait du droit moral de propriété, pouvant ainsi revendiquer d'être payé. Si d'autres développeurs avaient participé au développement d'Emacs, Stallman n'aurait pas eu le même droit « moral » de le vendre ou en tous cas, il aurait dû identifier ses co-développeurs pour les dédommager de leurs efforts. Il aurait fallu dans ce cas-là une structure juridique pour faire payer le logiciel et des contrats, de travail ou d'associés, pour partager les bénéfices. Et chaque nouveau développeur, au titre du droit fondamental qui lui aurait été fait de participer au développement d'une application à quelque niveau que ce soit, aurait dû alors être intégré, de manière contractuelle, au partage des fruits de la vente des logiciels.

On voit bien que « le modèle économique » de Stallman et la vente d'Emacs ne tenaient que dans la mesure où les moyens de copie étaient difficilement abordables. Ce modèle d'affaire n'a d'ailleurs pu être tenable très longtemps.

### **Alors un logiciel libre peut-il être payant ?**

Pour autant, la facilité de réaliser les copies peut rendre les choses gratuites de fait, mais non de droit. Les industries du logiciel propriétaire, mais aussi du cinéma et de la musique sont en proie à cette difficulté. La facilité de copie rend plus difficile le contrôle et l'exercice d'une propriété mais n'annule pas cette propriété pour autant. La créativité juridique mais aussi technologique à l'œuvre en ce moment témoignent de cette difficulté. D'où aussi l'agitation des différentes industries pour essayer de trouver des parades afin de tracer de nouvelles « enclosures » qui permettent de s'assurer d'un exercice de plein droit de la propriété. Dans l'absolu, un logiciel libre pourrait être livré avec son code source contre rémunération. La licence GPL ne l'interdit pas. *Mais potentiellement, seul le premier acquéreur paierait.* Imaginons un développeur de logiciel libre qui souhaite vendre son logiciel. Il ne pourrait le vendre qu'une fois avant que celui-ci, au titre de la licence GPL, devienne à jamais gratuit. En effet, l'acheteur disposerait du libre droit de le copier et de le distribuer gratuitement, rendant caduc le fragile modèle « commercial » de la vente de ce logiciel. De plus, les évolutions de ce logiciel pourraient être effectuées par quiconque le souhaiterait et revendu, au maximum, une fois également. La gratuité du logiciel libre n'a pas besoin d'être obligatoire. Il lui suffit de ne pas être interdite pour exister de fait. Elle existe du fait de la liberté d'accès au code et du droit qui est fait de son usage et de sa publication dans le cadre de la licence GPL.

### **Il y a le développement du logiciel libre et son succès**

Nous l'avons démontré le logiciel libre en raison de la publication du code source ne permettait pas de créer une entreprise de logiciels. Nous avons également souligné que passé un certain niveau de complexité, son mode de production nécessite la gratuité. Et qu'à l'origine, les développeurs étaient également les utilisateurs et que l'utilisation du logiciel devenait gratuite de fait. Mais la gratuité a également contribué de manière évidente à sa diffusion. Le succès du logiciel libre, non plus dans sa production, mais dans sa diffusion doit davantage à son caractère gratuit qu'à la publication du code source dont la majeure partie des utilisateurs sont incapables d'en comprendre la moindre ligne de code, ce qui ne les empêche pas de les utiliser.

### **Synthèse sur la gratuité :**

**Le logiciel libre n'est pas seulement « gratuit » mû par une générosité qui forme la culture du don, cher aux hackers, mais il n'a pu se développer et se diffuser que pour une double raison : parce que le code source du logiciel libre était ouvert mais aussi parce qu'il était gratuit. Contrairement à la position dominante à l'intérieur de la communauté du libre, cette gratuité est bien, avec la liberté, une condition nécessaire, de son mode de développement. Cette nécessité n'enlève rien à la générosité d'une communauté qui aura depuis fait largement la preuve de sa capacité à faire coïncider « plaisir personnel » (celui de « coder », traduire, animer...) et intérêt collectif. De plus, le caractère de bien d'information d'un logiciel rend sa copie facile et sa mise en ligne sur internet le rend facilement récupérable. Ces caractéristiques renforcent la gratuité en rendant inopérant de vendre quelque chose qu'on peut obtenir gratuitement et ce d'autant plus que la licence GPL autorise de le faire. Faire payer le développement « communautaire » n'a pas de sens à défaut de propriété. Aucune propriété ne peut être revendiquée dans la mesure où le logiciel libre est l'œuvre d'une communauté non fermée et non exclusive. Sans la communauté, le logiciel libre n'aurait pas pu se développer. Communauté qui a pu mettre selon le principe « à chacun selon ses moyens », des ressources à disposition du logiciel libre.**

Poursuivons notre analyse des rapports entre le logiciel libre et l'entreprise. Une autre phrase est reprise comme un leitmotiv par la communauté du libre, elle précise ses rapports avec le logiciel propriétaire et le commerce.

*Les logiciels libres ne s'opposent pas aux logiciels commerciaux mais aux logiciels propriétaires* répète à l'envi la communauté du libre.

Syllogisme ? La notion de code propriétaire est indissociable de la notion commerciale. Nous avons vu en rappelant le traumatisme initial de Stallman que celui-ci, en s'opposant au code propriétaire de Xerox, s'attaquait en réalité à une partie du commerce de l'entreprise. Car, en réalité, tous les éditeurs de logiciels ne tiennent leur code « fermé » que comme une garantie de leur modèle d'affaire. C'est d'ailleurs pour cette raison et pour permettre des hybridations plus grandes avec le business qu'une partie de la communauté du libre a fait sécession en 1998, sous l'impulsion d'Eric Raymond pour fonder l'Open Source Initiative (OSI). L'objectif était de permettre le mixage entre du code source libre et du code source propriétaire : l'OSI reprochant à Stallman de rendre tout modèle économique d'éditeur de logiciel impossible avec la licence GPL.

Nous avons également indiqué qu'il n'y a de possibilité de commerce qu'à condition qu'il y ait des propriétaires identifiables. En effet, à qui pourrait-on payer des droits si nous ne connaissons pas les auteurs ? Nous avons montré que le mode de production du logiciel libre a permis de créer un « patrimoine public » incessible en raison précisément de ce transfert d'une propriété individuelle (un morceau de programme) à la communauté, de laquelle personne ne pouvait être exclu. Et si les logiciels libres sont contre les logiciels propriétaires, ils sont également contre le commerce. Stallman serait-il en contradiction avec lui-même et avec les logiciels libres ? Ou alors existerait-il différentes sortes de commerces ? Des « bons » et des « mauvais » commerçants. Poursuivons notre exploration. Là encore, essayons de suivre la pensée de Stallman. Qu'est-ce qui différencie Stallman lorsqu'il vend Emacs de Bill Gates qui commercialise Windows ?

**<sup>15</sup>« Je suis contre la société de marché. Je pense que le commerce a sa place dans la société, mais il ne doit pas être le maître du monde. Tant que l'on respecte les libertés des autres, on peut faire du commerce. Si on ne fait pas attention à sa liberté comme une question d'éthique, nous sommes alors prêts à la céder au moment jugé opportun. Le logiciel propriétaire ne respecte pas les libertés. Le logiciel propriétaire est immoral et ne doit pas exister. Je ne peux pas le faire disparaître sur-le-champ ! Ce que je dois faire, c'est remplacer, un par un, tous les logiciels propriétaires existants par des logiciels libres. Notre objectif est de ne plus avoir de logiciels propriétaires. Les idées morales peuvent paraître choquantes, surtout pour les personnes "endormies" moralement, celles qui ne sont pas habituées aux questions éthiques, celles qui sont accoutumées au langage des entreprises. »**

Quelle est la définition de Stallman du commerce ? Y aurait-il un commerce moral et un autre qui ne le serait pas ? Nous sommes ici dans la définition « sociopolitique » du discours de Stallman où se mêlent du code informatique mais aussi des notions plus philosophiques, la liberté, la morale. Pour essayer d'y voir clair, nous pouvons utilement rappeler ici une autre lettre qui annonce, elle, résolument une ambition commerciale. Nous savons depuis avec quel succès cette ambition s'est développée.

Lettre ouverte<sup>16</sup> aux hobbyistes de Bill Gates qui s'adressait à la communauté des pionniers de l'informatique, publiée le mardi 3 février 1976. Extrait :

**« Qui peut se permettre de faire travailler des professionnels pour rien ? Quel hobbyiste pourrait mettre trois hommes-année dans la programmation, détecter tous les bugs, documenter le produit et le distribuer pour rien ? Le fait est que personne, en dehors de nous, n'a investi d'argent dans le logiciel pour les hobbyistes. Nous avons écrit le BASIC pour le 8080, nous sommes en train d'écrire l'APL pour le 8080 et le 5800, mais rien ne nous incite à mettre ces logiciels à la disposition des hobbyistes. Vous êtes tout simplement des voleurs. Que penser de ceux qui revendent le BASIC pour Altair ? Ne se font-ils pas de l'argent sur le marché des logiciels pour hobbyistes. Oui, mais ceux que l'ont nous a signalés pourraient finalement y perdre. Ils donnent une mauvaise**

<sup>15</sup> <http://okki666.free.fr/docmaster/articles/linux132.html>

<sup>16</sup> [http://www.freescape.eu.org/biblio/article.php3?id\\_article=155](http://www.freescape.eu.org/biblio/article.php3?id_article=155)

**réputation à tous les hobbyistes, on devrait les chasser des réunions des clubs où ils apparaissent. J'aimerais recevoir des lettres de tous ceux qui souhaitent payer leur dette envers nous, et de ceux qui ont des suggestions ou des commentaires à faire. Ecrivez-moi à 1180 Alvarado SE, #114, Albuquerque, New Mexico, 87108. Rien ne pourrait me plaire davantage que d'embaucher dix programmeurs et pouvoir inonder de bons logiciels le marché des hobbyistes. »**

De la même question initiale : qui peut se permettre de faire travailler des professionnels pour rien ? Stallman et Gates ont finalement apporté les mêmes réponses. Ils ont tous les deux vendu des logiciels et utiliser la forme d'une entreprise. N'y aurait il pas de différence fondamentale entre les démarches de Gates et Stallman ? Pourtant à en croire les propos<sup>17</sup> de Stallman lui-même on peut en douter : **« J'aurais pu devenir un quelconque Bill Gates. J'ai choisi de partager mon savoir. C'est ça le projet « GNU », qui m'a conduit à abandonner le MIT et les sentiers de la vénalité en 1984. »**

On retrouve dans la lettre de Bill Gates, tous les ingrédients qui constituent les fondements d'une entreprise :

- Revendication d'un droit de propriété (...) **« Nous avons écrit le BASIC pour le 8080...(...) Le fait est que personne en dehors de nous n'a investi d'argent (...). »**
- Revendication de l'argent dû au titre de ce droit de propriété : **« Vous êtes tous des voleurs...(...). J'aimerais recevoir des lettres de tous ceux qui souhaitent payer leur dette envers nous (...). »**
- L'argent comme seul mode de production (**« Qui peut se permettre de faire travailler des professionnels pour rien ? »**)
- L'appel à contribution : (...) **« et ceux qui ont des suggestions ou des commentaires à faire. Ecrivez-moi... »**
- L'objectif commercial : **« Rien ne pourrait me plaire davantage que d'embaucher dix programmeurs et pouvoir inonder de bons logiciels le marché des hobbyistes ».**

Alors l'entreprise au sens de Stallman serait-elle morale contrairement à la vision de Bill Gates ?

Stallman semble oublier un peu vite que l'objet d'entreprise ne fait pas l'entreprise. Et que c'est de l'équation de rentabilité qu'une entreprise, toute entreprise, est au final comptable devant sa propre survie. Ramenée à cette dimension, une entreprise en vaut une autre et réduit les motivations des sociétés de « logiciel libre » au même

<sup>17</sup> Interview de Richard Stallman dans Charlie-Hebdo

rang que les prétentions initiales d'un Bill Gates. Une entreprise est une possibilité, un moyen. Parce qu'avant que d'être une entreprise qui vend telle ou telle chose, elle est une entreprise. Et à ce titre, elle répond, de manière fondamentale et irrévocable, aux équations structurantes de toute entreprise : la rentabilité. A ce titre toujours, comme l'a bien démontré André Comte-Sponville<sup>18</sup>, l'entreprise est foncièrement amoral, au sens où la morale n'est pas son problème. Une entreprise sans morale peut exister. Pas sans rentabilité.

Prenons l'exemple de l'industrie pharmaceutique, tant il éclaire bien cette dualité entre business et morale. Une entreprise pharmaceutique semble travailler pour le bien de l'humanité. Elle développe des médicaments pour soigner de la maladie et soulager de la souffrance. L'actualité a démontré que son intérêt pour la santé est directement proportionnel et strictement borné par les bénéfices qu'elle peut en tirer. C'est son objet d'entreprise. Et qu'elle préférerait ne pas donner ses brevets (voir Cancun) sur le droit de développer des médicaments génériques aux pays pauvres parce que c'est préjudiciable à ses intérêts. L'argument « moral » en matière d'entreprise ne résiste pas à l'épreuve des faits. La seule valeur absolue de l'entreprise c'est sa rentabilité. C'est en cela qu'on peut parler de totalitarisme ou de dictature de la rentabilité. C'est le juge suprême qui définit ce qui vit et ce qui meurt. C'est aussi ce qui fait sa force. Or on ne peut pas créer une entreprise sans rendre compte de cette logique. Toute création d'entreprise est donc absolue. Là où les choses se relativisent c'est lorsque les affaires marchent bien. On peut dès lors même s'offrir la « morale » ou « l'éthique » comme vecteur d'image et de positionnement différencié sur le marché par rapport à la concurrence (industries propres, etc.) Mais l'objectif fondamental d'une entreprise, en dernier ressort, c'est de gagner de l'argent.

Valeur de toutes les valeurs, l'argent permet de tout acheter. Des choses les plus utiles aux fantasmes les plus délirants, rien qui ne soit à vendre, rien qui ne puisse s'acheter. Des produits, du temps, de la conscience, tout ou partie des corps. L'argent qui a fait la démonstration, tout au long de l'histoire du capitalisme qu'il était le « nerf de la guerre », le moyen le plus efficace de réunir des moyens de production de la valeur. A une seule condition, c'est que si vous mettez de l'argent en entrée, c'est de l'argent que vous récupérez en sortie. L'entreprise a pour vocation fondatrice de gagner de l'argent avec de l'argent. Cette logique structurelle du capitalisme aura développé l'économie réelle, mais surtout, suivant sa pente, abouti à sa financiarisation. Ou comment faire de l'argent avec de l'argent, sans en passer par les modèles longs et complexes des processus de création de « produits ou de services » réels. **«<sup>19</sup>L'argent devient la valeur ultime parce que l'homme contemporain sait que cet argent représente aussi une valeur pour les autres. Ce qui devrait être un moyen d'échange devient la valeur suprême. Dangereuse absurdité !** » Ces paroles de la bouche même d'un des plus grands spéculateurs boursiers, Georges Soros en disent long sur la place qu'occupe l'argent. Nous sommes là au cœur de notre sujet.

L'argent comme moyen ou l'argent comme fin. C'est là que se situe la ligne de fracture entre la démarche de Stallman et celle de Gates. D'un côté, dans le mail initial de Stallman l'argent n'est qu'un moyen au milieu d'autres moyens (temps, machines,

---

<sup>18</sup> « Le capitalisme est-il moral ? » - André Comte Sponville - © 2004 - Albin Michel

<sup>19</sup> George Soros - Le défi de l'argent - Plon - Pocket 1995

logiciels) alors que du côté de Gates, l'argent est bien un moyen, mais il apparaît surtout comme une fin.

Les valeurs du libre et les valeurs de l'entreprise sont radicalement opposées dans la place qu'elles font respectivement à l'argent et les difficultés des « pures players », ceux qui voudraient faire co-exister les valeurs du libre avec les valeurs de l'entreprise sont pris dans cette contradiction « ontologique ». Pas étonnant qu'ils aient des difficultés. Cette question est cruciale au moment où, on l'a dit, le logiciel libre devient compétitif et concurrentiel. De la qualité des réponses trouvées dépendra probablement la réussite ou l'échec du volet sociopolitique de l'expérience du logiciel libre. Est-elle condamnée à se faire instrumentaliser, récupérer, absorber et finalement anéantir dans le modèle capitaliste de l'économie ? Stallman n'aurait-il pas eu les yeux plus gros que le ventre en déployant une ambition qui dépassait le strict cadre du champ informatique ? Y aurait-il une façon « morale » de faire du commerce comme a l'air de le croire Stallman ? Ou toutes les entreprises qui font du logiciel libre ne seront-elles pas inéluctablement condamnées à n'être finalement que des entreprises comme les autres, confrontées à la même exigence de rentabilité qui transforme un contenu en prétexte aux seules fins de produire de l'argent ?

### **Y aurait-il un « business libre » ?**

Les logiciels libres ne sont pas seulement « instrumentalisés » comme produits informatiques, mais font également l'objet d'une tentative, plus subtile, de récupération de leur environnement symbolique et de leurs valeurs, comme éléments marketing positifs dans des stratégies de guerre économique et de positionnement discriminant entre des entreprises en situation de concurrence.

Les difficultés des entreprises de la communauté du libre qui peinent à trouver le bon modèle économique semble pointer le symptôme de cette incompatibilité radicale, presque ontologique entre les valeurs du libre et les valeurs de l'entreprise. Nous ne prendrons pour illustrer ces difficultés liées aux contradictions entre valeur du libre et valeur de l'entreprise qu'un seul exemple de « modèle économique » dédié aux logiciels libres. Nous ne nous intéresserons pas ici aux entreprises « classiques » qui pré-existaient aux logiciels libres et qui utilisent ceux-ci dans leur chaîne de valeur. Leur histoire, mais aussi leur culture les dispensent d'avoir à se poser des questions plus « métaphysiques ». Elles contribuent d'ailleurs pour beaucoup à financer le logiciel libre qui trouve là des alliés de circonstance, souvent puissants. On peut, dans cette catégorie d'acteurs, citer la figure emblématique d'IBM.

### **Un modèle orienté service ?**

Le modèle de l'économie du libre et de l'entreprise s'oriente vers le service. Et il peut se résumer du texte ci-dessous.

**<sup>20</sup>C'est un modèle de service ; la source du produit n'est pas dans le code, mais dans le conseil.**

---

<sup>20</sup> [http://www-eco.enst-bretagne.fr/Etudes\\_projets/RNTL/workshop1/synthese\\_communaute.pdf](http://www-eco.enst-bretagne.fr/Etudes_projets/RNTL/workshop1/synthese_communaute.pdf)

**La licence libre accorde trois libertés : utilisation, modification et reproduction. La seconde est la plus difficile à exercer, dans la mesure où les entreprises n'en ont pas toujours le temps et les compétences.**

**Le modèle économique est alors celui d'un « mercenaire de la liberté ». Les entreprises ont le plus souvent l'argent mais pas le temps de modifier et expliquer les LL. Alcôve ne fait pas d'argent sur le code, mais accepte les règles du jeu de la communauté libre et les contraintes de la licence GPL : si un *patch* est créé, il est ensuite intégré au LL. Alcôve tente donc d'être expert autour du LL. Ceci implique de faire de la R&D : 20% du temps des ingénieurs – qui sont tous originaires de la communauté du libre – y est consacré, le code produit par cette R&D étant intégré au LL.**

**Par ailleurs, l'entreprise tente de tirer des enseignements de l'organisation de la communauté libre pour sa gestion interne : les ingénieurs sont par exemple candidats sur leurs missions.**

**Alcôve ne vend donc pas du logiciel, mais du temps et de la connaissance (refus de la qualification de SSII). »**

Ce type d'entreprise est dominant pour une raison simple. Si les logiciels libres ne permettent pas de viabiliser le modèle d'éditeur, ils nécessitent, en revanche, des besoins connexes liés à leur implémentation. Eclairons ce modèle économique du « temps et de la connaissance » par rapport aux origines du logiciel libre et souvenons-nous du « traumatisme » initial de Stallman et résumons sa position de l'époque : ayant les connaissances et le temps de modifier un programme, je souhaite le faire par moi-même. Je ne désire pas donner de l'argent à mon fournisseur, pourtant propriétaire du logiciel, pour faire à ma place ce que je peux faire. On le voit bien, en réalité, la revendication de Stallman est une liberté d'accès (lecture, écriture) au code source du logiciel pour le modifier.

L'exercice de cette liberté étant conditionné par deux possibilités nécessairement requises : **la connaissance et le temps**. En effet, ouvert ou fermé, pour l'essentiel des utilisateurs, le code source est incompréhensible. La revendication de la possibilité de Stallman se construit d'abord de sa **capacité** à modifier le programme. De plus, il faut à Stallman qu'il dispose du temps nécessaire pour opérer des modifications sur le programme. S'il n'avait eu ces conditions initiales nécessairement remplies, Stallman n'aurait même pas eu l'idée de revendiquer la liberté de modifier le programme et aurait probablement été content de faire appel à Xerox pour opérer les modifications utiles à réparer les dysfonctionnements du pilote d'imprimante. *On peut donc dire que Xerox est propriétaire du temps et de l'ignorance* des autres, et plus largement de la possibilité ou non d'intervenir sur son logiciel. Cette « impossibilité » est un marché, direct ou indirect, qui n'intéresse pas que l'industrie logicielle. Pour se convaincre de la « captation » commerciale de cette « impossibilité » réelle, feinte ou carrément organisée, il suffit de faire un petit tour de nos objets quotidiens. On observera aisément que nombre d'entre eux contiennent des « verrous » technologiques (innovation permanente, complexification des produits), juridiques (clauses limitatives de garantie, location plutôt que vente) ou commerciaux (contrats de fidélité, abonnements, produits jetables) nous rendant « captifs » de nos fournisseurs, leur assurant ainsi de récurrentes et juteuses rentes financières. Essayez seulement d'ouvrir le capot de votre voiture dernier cri, vous y trouverez certainement un « cache » bloquant avec des vis de formes bizarres l'accès à votre moteur. Le vendeur, vous aura précisé, en plus, que votre garantie ne jouera

que si vous n'avez pas appelé votre beau-frère pour vous changer la pompe à eau défectueuse.

Or, ce modèle de service « à façons » des entreprises du logiciel libre, baptisées de l'appellation d'origine contrôlée « SSSL » (Société de Service de Logiciels Libres) comporte les mêmes risques que dans le cas de Xerox : avec des moyens différents. Avant la « commodisation » de l'informatique à laquelle d'ailleurs Microsoft a largement contribué et avec elle de nombreuses autres grandes entreprises du logiciel, les clients étaient souvent la proie de leurs « éditeurs » informatiques. Les développements spécifiques liaient des informations à des logiciels aux mains des fournisseurs informatiques qui exerçaient, de ce fait, un redoutable pouvoir « technique ».

Certes, les SSSL font sauter le verrou du code propriétaire en publiant les sources de leur développement, mais elles restent propriétaires du temps et de l'ignorance de leur client. On peut imaginer ici toutes sortes de dérives possibles dans la mesure où ces mêmes entreprises convoquées sans détours à leur obligation de rentabilité pourront jouer plus ou moins clairement la carte de la transparence pour opérer des récurrences commerciales devant répondre aux récurrences de leurs coûts de structure. Tôt ou tard, les sociétés de logiciels libres seront confrontées à des mixages contre-nature. Alors mercenaire de la liberté ou opportuniste ? Le besoin solvable existe. Dont acte. Peuvent-elles, pour autant, se prévaloir du titre de « mercenaires de la liberté » ? Et pourquoi le feraient-elles ?

On assiste en réalité à une instrumentalisation des logiciels libres, non seulement en tant que logiciels *stricto sensu*, mais également en temps qu'environnement symbolique porteur d'image et d'opportunités de business et vecteur d'un mode de production qui a fait largement ses preuves. Les entreprises brouillent les frontières qui existent de manière claire entre le logiciel libre et l'Open Source pour profiter de l'appellation « logiciel libre ». Elles avancent masquées derrière les valeurs du logiciel libre. Ainsi drapées de vertus, elles peuvent se différencier positivement d'avec les SSII avec lesquelles elles entrent directement en concurrence. L'appellation « logiciel libre » sert de repoussoir aux logiques « propriétaires » des éditeurs et engraisent d'autant le marché des services liés aux migrations ou aux développements spécifiques des nouveaux « aficionados » du « libre ». Prises entre la nécessité de faire valoir leur ancrage dans les valeurs du libre pour opérer une démarcation claire, elles n'en sont pas moins tenues aux exigences simples et radicales de tout business. Et beaucoup d'entre elles ont disparu, rongées par cette contradiction, et celles qui survivent doivent faire le choix d'une « épure » commerciale de leurs ambitions.

### **Conclusion :**

Sans argent, sans capital comme moyens initiaux de production, en utilisant la liberté et l'inclusion inconditionnelle, l'expérience du logiciel libre a réussi à créer des produits devenus compétitifs et concurrentiels qui constituent un patrimoine public inaccessibles et a rassemblé autour d'une communauté de plus en plus large, des bénévoles, des professionnels, des entreprises aussi qui contribuent, chacun pour des motivations différentes, à son développement. Les moyens de production fondamentaux du logiciel libre sont la liberté et la gratuité. Le réseau internet en constitue la matrice. Car, c'est vers le réseau que Stallman puis Torvalds se tournent pour faire leur appel à contribution, c'est encore par le réseau que s'échangent les

codes informatiques, c'est encore le réseau qui fait le miroir où vont se jouer les notoriétés et les réputations. Substrat sociotechnique qui porte à la fois les outils technologiques mais également les codes symboliques qui tissent la communauté du libre, le réseau absorbe le marché, faisant mieux que ce dernier et l'entreprise pour créer des logiciels. Nous avons bien là deux modes de production de valeur antagonistes. **La liberté et le réseau semblent plus pertinents que l'argent et le marché** pour réussir à produire un bien d'information. L'inclusion contre l'exclusion, le patrimoine public contre la propriété privée semblent faire la démonstration qu'une « net-économie » spécifique est en train de naître. Net-économie, on l'aura compris, qui n'a rien à voir avec celles des « startup ». L'éclatement de la bulle internet aura d'ailleurs constitué le premier et retentissant ratage de ce recyclage de l'économie capitaliste à l'aube de la société en réseau.

Nous aurons tenté, en suivant le fil historique de la genèse du libre, de démêler un peu des notions de liberté et de gratuité qui fondent l'expérience initiée par Richard Stallman. D'essayer de monter quelques différences radicales qui opposent cette expérience au modèle de l'entreprise capitaliste, figure emblématique de la création de valeur. Bien entendu, d'autres différences radicales existent. Nous aurions ainsi pu insister sur la notion de don ou encore sur le mode de travail « hacker ». Non seulement, nous n'en avons pas la place, mais ces questions font déjà l'objet d'une littérature abondante. Il nous aura semblé intéressant de pointer le rapport du logiciel libre à l'argent qui porte en lui tout le modèle du mode de production capitaliste en même temps que toutes les insuffisances et les hésitations de la communauté du libre. Cette question, nous avons essayé de le démontrer, est d'autant plus intéressante à creuser qu'elle est au cœur de l'ambition sociopolitique du projet de « libération » de Stallman. Une ambition qui nécessite de trouver des réponses d'autant plus urgentes que la sphère économique capitaliste tente d'instrumentaliser le logiciel libre, en raison de son succès même. Danger, bien perçu d'ailleurs par Stallman<sup>21</sup> lui-même, qui s'inquiétait, en janvier dernier, à l'occasion du 20<sup>ème</sup> anniversaire de Gnu/Linux, de cette popularité croissante. Nous pensons que la réflexion sur le logiciel libre ne peut se limiter à une vision depuis un système donné, en l'espèce le système dominant de la production capitaliste, et que si le logiciel libre est bien porteur d'une subversion patente (pour faire un mauvais jeu de mots ;-), cela nécessite une réflexion systémique. Notre ambition aura été de tirer un fil des relations entre les logiciels libres, l'argent et le capitalisme. Pour autant, ce travail n'est qu'une brique supplémentaire d'une réflexion inaugurée à l'occasion de la publication d'un premier article<sup>22</sup> et devra être poursuivie, notamment dans les liens entre développement du logiciel libre et argent public. Il nous faut encore répondre notamment aux lancinantes questions du « bon modèle économique » autour des logiciels libres ou encore comment ceux qui les développent peuvent vivre autrement que d'amour et d'eau, pardon, de bière fraîche...

---

**Copyright (c) 2004 – Bruno Lemaire – Bruno Decroocq**  
**Verbatim, copying and redistribution of this entire article are permitted provided this notice is preserved.**

---

<sup>21</sup> <http://rss.zdnet.fr/actualites/opinions/0.39020797.39137464.00.htm>

<sup>22</sup> Microsoft pris dans la toile : chronique d'une mort annoncée ? [www.adullact.org/IMG/pdf/doc-157.pdf](http://www.adullact.org/IMG/pdf/doc-157.pdf)